

**ÉRIC CHEVILLARD**

**L'ŒUVRE  
POSTHUME  
DE  
THOMAS PILASTER**

*roman*



**LES ÉDITIONS DE MINUIT**



L'ŒUVRE POSTHUME  
DE  
THOMAS PILASTER

## DU MÊME AUTEUR



- MOURIR M'ENRHUME, *roman*, 1987  
LE DÉMARCHEUR, *roman*, 1988  
PALAFOX, *roman*, 1990 ("double", n° 25)  
LE CAOUTCHOUC, DÉCIDÉMENT, *roman*, 1992  
LA NÉBULEUSE DU CRABE, *roman*, 1993 ("double", n° 39)  
PRÉHISTOIRE, *roman*, 1994  
UN FANTÔME, *roman*, 1995  
AU PLAFOND, *roman*, 1997  
L'ŒUVRE POSTHUME DE THOMAS PILASTER, *roman*, 1999  
LES ABSENCES DU CAPITAINE COOK, *roman*, 2001  
DU HÉRISSON, *roman*, 2002 ("double", n° 84)  
LE VAILLANT PETIT TAILLEUR, *roman*, 2003 ("double", n° 72)  
OREILLE ROUGE, *roman*, 2005 ("double", n° 44)  
DÉMOLIR NISARD, *roman*, 2006  
SANS L'ORANG-OUTAN, *roman*, 2007  
CHOIR, *roman*, 2010  
DINO EGGER, *roman*, 2011  
*Aux éditions Fata Morgana*  
SCALPS, 2004  
COMMENTAIRE AUTORISÉ SUR L'ÉTAT DE SQUELETTE, 2007  
AILES, 2007  
EN TERRITOIRE CHEYENNE, 2009  
IGUANES ET MOINES, 2011  
*Aux éditions Argol*  
D'ATTAQUE, 2005  
*Aux éditions Dissonances*  
DANS LA ZONE D'ACTIVITÉS, 2007 (*repris sur Publie.net*, 2008)  
*Aux éditions L'Arbre vengeur*  
L'AUTOFICTIF, 2009  
L'AUTOFICTIF VOIT UNE LOUTRE, 2010  
L'AUTOFICTIF PÈRE ET FILS, 2011  
L'AUTOFICTIF PREND UN COACH, 2012

ERIC CHEVILLARD

L'ŒUVRE POSTHUME  
DE  
THOMAS PILASTER



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1999 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

## PRÉFACE

La question restera posée : doit-on ou non publier après sa mort les œuvres inédites d'un écrivain à tort ou à raison tenu pour important, lorsqu'il n'a pas exprimé de vœu en ce sens ? Doit-on même renoncer à les publier s'il a exprimé le vœu contraire et réclamé leur incinération ? Pourquoi en ce cas, demandera-t-on, ne s'est-il pas chargé lui-même de la sale besogne ? A cette question autorisée, les réponses plausibles ne manquent pas : tout bonnement peut-être parce qu'il souhaitait conserver ces textes par devers lui afin de les retoucher ou de les intégrer plus tard à un plus vaste ensemble, ou parce qu'ils lui rappelaient telle époque de sa vie, les tâtonnements de ses débuts (or le champion de course à pied peut garder précieusement le film de ses premiers pas sans le confondre avec celui de son record du monde), des projets longtemps caressés puis abandonnés ; mais encore d'autres hypothèses plus improbables, vraisemblables cependant, méritent d'être considérées : et si ces textes,

chiffrés, recélaient une signification secrète, des informations accessibles grâce à un code mis au point par notre écrivain et connu de lui seul ? Poèmes ou récits cryptographiques certes lisibles en l'état, mais en l'état sans intérêt ni valeur aux yeux de leur auteur, dissimulant en réalité des choses compromettantes pour lui ou pour autrui, ou des rapports destinés à des puissances étrangères, ou encore, pourquoi pas, d'autres poèmes ou récits, ceux-là de haute tenue, ainsi dérochés, enrobés, pour des raisons non moins obscures, crainte du scandale ou du plagiat, pudeur, goût du jeu, de l'énigme, ou acte gratuit relevant de l'art pour l'art, de la création absurde, manière enfin de se résoudre par la dérision à n'être de toute façon jamais compris.

En outre, considérons bien ceci : les écrivains ne sont pas les personnages de leurs fables, il ne leur est pas toujours donné de pressentir leur mort prochaine, ou alors, si les progrès rapides d'une maladie sans remède semblent en effet les condamner à brève échéance, ils n'ont pas nécessairement le loisir d'employer cette pénible semaine d'agonie à faire le ménage et mettre de l'ordre dans leur vie, brûler des tombereaux de papiers, bâtir des maisons en pierre de taille pour leurs foyers illégitimes, prendre enfin toutes les dispositions concernant la conduite de leurs affaires après leur disparition et les décisions



énergiques que cela suppose, étant en tout état de cause très affaiblis à ce moment-là, très diminués, et même à la dernière extrémité. Au demeurant, il est oiseux de s'interroger ici sur tout cela, puisque rien, bien évidemment, ne pouvait laisser présager la fin tragique de Thomas Pilaster.

En l'absence d'un exécuteur testamentaire dûment désigné par l'écrivain, le sort de ses inédits est entre les mains de ses héritiers, famille ou amis proches, déjà terriblement éprouvés par la perte qu'ils ont subie et qui se trouvent promus bien malgré eux à la tête d'une œuvre secrète qu'ils ont la possibilité de léguer à la postérité ou de détruire à jamais – pouvoir exorbitant qu'ils doivent cependant assumer. Quant à décider, pour en revenir à la question désespérée que nous posions au début, s'il est légitime d'accéder à la demande d'un écrivain qui désire voir ses textes anéantis, il paraît en effet difficile d'arrêter une conduite, car, si le monde entier se félicite de pouvoir lire Kafka grâce à l'indiscrétion de Max Brod, peut-être Max Brad de son côté fut-il bien inspiré de brûler les cahiers de Kofko comme celui-ci en avait émis le vœu – qui le dira ?

Thomas Pilaster est mort sans descendance. Lise Combes, sa compagne, prodigieusement intelligente et belle comme nulle combinaison de mots ne saurait le dire, tandis que la biche moins furtive se prend parfois la patte dans un piège à

buffle, avait disparu accidentellement quinze années auparavant. Aujourd'hui, s'ils sont d'une certaine façon à nouveau réunis – feignons par délicatesse de couper un instant dans ces sornettes –, elle lui manque encore pourtant en cette occasion : personne n'eût été mieux désigné pour établir la présente édition que celle qui lui inspira puis souffla la plupart de ses livres. Perte décidément irréparable. L'auteur de ces lignes a donc estimé qu'il lui appartenait par défaut d'accomplir le travail. Il n'a pas cru devoir se dérober.

J'ai bien connu Thomas Pilaster. Nos relations remontent à l'enfance et très souvent, par la suite, nos chemins se croisèrent, jusqu'au bout, rencontres presque toujours si fortuites que nous n'aurions pu les éviter si nous l'avions voulu : le croira-t-on, à plusieurs reprises il nous est arrivé ainsi de poser en même temps la main sur le dernier melon ou la dernière laitue d'un étal, au marché, et de commencer à nous les disputer sans nous voir, la tête dans le cageot, embarrassés alors lorsque nos regards chargés de haine tout à coup se reconnaissaient. Coïncidences absurdes mais si fréquentes que nous prîmes l'habitude de céder alternativement – trois jours après sa mort, j'ai choqué à sa mémoire, inondées de vieux porto,

les deux moitiés épépinées du melon qui aurait dû lui revenir, c'était son tour.

Frêle enfant très emmitoufflé, c'est le plus ancien souvenir que je garde de lui, le premier fantôme que je ressuscite, bon élève cafard peu sportif, visage blanc vite rouge, au nez trop fort entraînant toute la tête ainsi plombée et mal assurée sur son cou de fillette vers le bas, regard en dessous donc, et strabique, l'œil droit pleurant dans l'œil gauche, l'œil gauche lorgnant l'abri de l'oreille. C'était un farouche petit blotti entre ses épaules frissonnantes comme des ailes plumées, un pauvre poulet à vif, il ployait en toute saison sous le poids d'une écharpe de laine grise qui semblait s'allonger toujours pour mieux l'enserrer dans ses anneaux multipliés, et s'allongeait peut-être en effet à force d'être prise pour une ficelle de toupie par nos camarades, lesquels s'en faisaient un jeu et n'imaginaient pas Pilaster autrement que tournoyant ainsi au milieu d'eux, et sanglotant, qui finalement s'écroulait, étourdi, ramenait à lui l'écharpe avant même de se relever, s'y enroulait, ses clavicules aussi fines et pointues qu'aiguilles à tricoter s'entrechoquant bel et bien sous la laine avec ce léger cliquetis, en sorte que son écharpe, je crois pouvoir l'affirmer sans attendre qu'un biographe américain ne l'extirpe de quelque malle pour y prélever les grains de pollen ou de poussière qui lui permettront de

retracer jour après jour l'itinéraire de Pilaster entre sa treizième et sa dix-septième années, finit par atteindre une longueur de trois mètres au moins.

Il rechercha tout de suite mon amitié et, malgré l'aversion presque physique qu'il inspirait à tous nos camarades, bravant leur opinion, j'acceptai ses confiseries. Nous étions alors internes au collège Saint-Anselme de Saint-Servin-sur-Lormes, sinistre enclos plus sinistre encore quand le jour s'éclipsait avec les autres demi-pensionnaires et que l'on nous menait en troupeau au réfectoire puis au dortoir – équidistance de la mangeoire à l'abattoir –, cinquante lits dans ce dortoir, cinquante esquifs à la dérive dans la nuit noire, nos draps comme des voiles affalées, au mur la veilleuse comme la lune au hublot, la ronde menaçante d'un squalé par ailleurs étudiant en mathématiques ainsi logé nourri, des cris brefs parfois et de vrais chavirements, et rien à quoi se raccrocher sinon pour les plus heureux un tube de lait concentré qu'ils pressaient dans leur poing et tétaiement des heures durant, froide mamelle d'aluminium glissée dans leur bagage par une mère aimante qui ne pouvait plus guère faire mieux, celle de Thomas n'y manquait jamais – combien de tristes nuits ai-je ainsi passées agrippé à son sein tandis que son fils dans le lit voisin cherchait en vain le sommeil !

De cette époque datent les premiers essais littéraires de Pilaster, des poèmes en alexandrins aussi extensibles que son écharpe et dans lesquels également il se drapait volontiers, par malheur détruits ou perdus, que je me serais pourtant fait une joie et un devoir de reproduire dans la présente édition et dont il ne me reste hélas que de trop rares bribes en mémoire, outre *cinquante esquifs à la dérive dans la nuit noire* déjà citée, il me revient, *par-dessus les sapins aux cimes élançées*, qu'un soleil revêtait sa houppelande d'or, qu'un autre ailleurs *se fanait parmi les cieus blafards*. Comme je regrette aujourd'hui de ne pas les avoir scrupuleusement copiés : de quelle lumière inattendue tous ces soleils n'éclairciraient-ils pas la jeunesse de notre grand poète et la genèse de son œuvre ! Je ne puis sauver de l'oubli que ce vers encore : *Il faudrait rendre grâce à Dieu, et on l'implore !*, unique vestige, donc, de sa période mystique, durant laquelle pourtant il fut prolix comme jamais plus par la suite et qui prit fin en réalité – s'il prétendit plus tard que Nietzsche lui avait ouvert les yeux – lorsqu'il constata que ses prières et ses poèmes pieux décidément ne soulageaient point le monde de sa misère ni les hommes de leurs maux, comme il le reconnut alors lui-même, désignant par ces métaphores l'acné polymorphe juvénile qui lui rongait la face. Je citerai enfin

ce dernier vers, postérieur, conséquence fâcheuse de ses lectures de Rimbaud et Mallarmé, *Mille mouches hideuses violent les latences félines* – sa voix commença de muer sur ces mots, et mua longtemps, tandis que se restructurait le secteur secondaire avec les mêmes grincements dans cette France de l'après-guerre. Oui, vraiment, il est dommage que je n'aie pas eu alors la présence d'esprit de prendre une copie de ces poèmes et de les garder en lieu sûr.

Après le lycée, Pilaster me perdit de vue un moment, trois années durant lesquelles je voyageai en Amérique du Sud et en Afrique. Il s'était installé à Paris où il suivait du coin de l'œil des études de lettres classiques, imprimant dans d'éphémères revues les premières proses de *Mots confits mots contus*. Ce recueil constitué de pièces assez laborieuses décrivant des situations et des réalités contemporaines au moyen de lexiques oubliés et nécessairement lacunaires, projet puéril, publié aux frais de l'auteur – aux frais d'un de ses oncles, pour être exact, qui avait lui-même en son temps et de son propre aveu « taquiné la muse », n'entendez-vous pas d'ici glousser cette professionnelle aux seins fatigués ? –, ce recueil, donc, rencontra comme on sait un certain succès, inexplicable à mes yeux, vraisemblablement dû pourtant au comique involontaire qui s'en dégagait (s'en dégagait si

bien qu'il n'en reste plus trace aujourd'hui), et assura d'emblée à Pilaster une enviable position dans le monde des lettres. Nous reprîmes alors contact. Il eut ainsi l'occasion de lire sur manuscrit *Le Chant des astres*, mon premier roman, dont la publication retardée suivit de quelques mois celle de son second livre, *Bapst, ou l'expansion de l'Univers*, qui s'en inspire et qui imposa définitivement son auteur auprès de la critique et du public.

Nos relations, quoique espacées (je voyage beaucoup, d'une part ; d'autre part, j'aime la solitude), ne cessèrent pas durant les vingt-sept années qui précédèrent sa disparition, voici un an, dans les circonstances lamentables que l'on connaît, sur lesquelles on ne s'est déjà que trop étendu et qui ont fait les gros titres de ces journaux si assoiffés de sang que leur papier épais et pelucheux absorberait tel un buvard celui du lecteur qui entreprendrait de les feuilleter malgré une égratignure au pouce : l'imprudent serait découvert quelques heures plus tard sur son canapé, exsangue, serrant dans sa main blanche et froide les pages déjà tout entières consacrées à l'événement. Ne revenons pas là-dessus. Nous avons beaucoup mieux à faire.

Puisse ce recueil posthume dont les faiblesses évidentes et les grossières maladresses mêmes

ne sont point indignes de l'œuvre singulière de Thomas Pilaster permettre à celui-ci d'occuper enfin la place qui lui revient dans notre littérature.

Marc-Antoine MARSON



## NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Les textes et fragments rassemblés dans ce volume ont été écrits sur une période de quarante-cinq ans, le premier *Journal* que nous publions, daté de 1952, étant même antérieur aux *Mots confits mots contus* (1954). Dans les dernières années de sa vie, Thomas Pilaster a lui-même cédé à des éditeurs de nombreux textes, parfois très anciens, dont la médiocre qualité littéraire était en quelque sorte rachetée par l'indéniable valeur marchande : phrases trébuchantes contre espèces sonnantes, chacun sans doute y trouvait son compte. Pilaster laisse finalement assez peu d'inédits et ceux qui nous soupçonneraient de ne livrer ici que des « fonds de tiroirs » doivent être assurés que nous n'agissons pas, ce faisant, contre les principes et les pratiques de l'auteur, lequel, s'il avait vécu, n'aurait certes pas manqué de les vendre tôt ou tard à ses lecteurs <sup>1</sup>.

---

1. Au cas où le succès de ce recueil dépasserait nos espérances, une édition de la *Correspondance* de Th. Pilaster pourrait être envisagée, qui ne manquera pas non plus de modifier l'idée que ses admirateurs se font de l'écrivain.

En somme, nous restons fidèles à l'esprit de Pilaster, nous reprenons l'affaire, pourrions-nous dire un peu trivialement – mais la trivialité réjouissait notre ami, aussi n'est-ce pas davantage bafouer sa mémoire que de nous y laisser aller un peu à notre tour. Nous voudrions même que cela soit compris comme une manière d'hommage discret. Mais voilà surtout ce qu'il importe de dire : les précautions prises au début de notre Préface étaient de pure forme et il n'est pas douteux que nous exécutons la volonté de Pilaster en publiant ces petits textes.

Nous avons opté pour un classement chronologique qui souligne au demeurant l'extrême cohérence d'une œuvre, nous nous plaisons à le reconnaître, par-delà les formes diverses qu'elle prétend affecter et les genres multiples auxquels s'essaye l'auteur, son terrain est très étroitement circonscrit dès les premiers écrits. Ce n'est pas le moindre des enseignements de ce livre : d'un bout à l'autre de sa vie, Pilaster ressasse les mêmes questions sans importance et sa phrase pareillement n'évolue guère, prisonnière de tours syntaxiques récurrents qui bien sûr aliènent aussi la pensée et l'imagination, contraintes de suivre ces filières, de passer toujours par ces mêmes charnières. On a beaucoup célébré la faculté délirante de cette écriture, en oubliant peut-être d'en observer les mécanismes à l'œuvre, ce système

d'engrenages aussi rudimentaire que la double mâchoire du crocodile, qui ne saurait non plus produire une grande variété d'effets et dont on peut se demander s'il ne fonctionnerait pas de la même façon aujourd'hui, en l'absence de l'écrivain, si un autre s'amusait à le faire jouer.

Un mot encore concernant la présente édition. Chacun des textes de ce recueil est précédé d'une Notice relative à son histoire, ses conditions d'écriture, l'état du manuscrit, etc. Nous avons jugé utile en quelques occasions d'éclairer le lecteur par des notes en bas de page : nous les avons souhaitées aussi rares que possible afin de ne pas épaissir davantage un volume suffisamment abondant. Parfois, cependant, elles nous ont paru nécessaires pour une meilleure compréhension ou une plus juste appréciation des textes.

Le lecteur désireux de prendre la mesure du destin de Thomas Pilaster pourra se reporter en fin de volume à notre Chronologie succincte et exhaustive.



Cette édition électronique du livre  
*L'Œuvre posthume de Thomas Pilaster* d'Éric Chevillard  
a été réalisée le 19 juillet 2012  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707316592).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)  
ISBN : 9782707325174